

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 32

Artikel: L'orgouet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Cinq sacrificateurs, désignés par le grand rabbin, sont attachés à l'abattoir de la Villette, à Paris, où ils tranchent religieusement chaque matin un nombre de fanons proportionné aux besoins de la population israélite de la capitale. Ils doivent connaître à première vue la pureté ou l'impureté des animaux et les organes que le Lévitique défend de manger. Au moment de l'immolation, l'animal, dont les pieds de derrière sont liés, est amené près d'un treuil, dont un brusque mouvement le renverse sur le flanc droit, la gorge tendue. Le sacrificateur se dirige vers la victime en prononçant ces paroles : « Béni soit le Seigneur qui nous a jugé digne de ses préceptes et nous a prescrit l'égorgement. » Ensuite, il se baisse et coupe la gorge de la bête. Il a eu soin de constater d'abord, en passant deux fois l'ongle sur le tranchant de son damas, que cet instrument n'est point ébréché ; car s'il l'était, la tradition enseigne que le bœuf pourrait avoir peur et que son sang se coagulerait dans le cœur, sans pouvoir en sortir. Or l'Ecriture dit : « Vous ne mangerez daucun sang. »

En se relevant, le sacrificateur s'assure qu'il n'a pas touché, avec son damas, la colonne vertébrale, ce qui rendrait la viande impure. Puis, quand les aides ont ouvert l'animal, ils regardent si les poumons, l'estomac, la vésicule du fiel et de la rate sont dans les conditions exigées par la loi religieuse ; autrement l'animal serait déclaré impur et refusé pour la boucherie juive. »

L'orgouet.

Tsacon, dein stu mondo, a sa rachon d'orgouet, lè z'ons pou, lè z'autro prao ; mà ti, mémameint cllião que ne font pas état d'en avâi, sont on bocon orgollião. Et n'ia rein dè mau à cein poru que cein ein-coradzai à bin férè ; mà ne faut portant pas trào s'eincrainè, sein quiet on sè met pè la leinga dão mondo et lè dzeins ne sè font pas fauta de vo z'eimbétâ.

Faut cein que faut ; et n'est què justo que lè dzouveno sordâ sè redresséyiont quand l'ont ein-fatâ la tuniqua et que sè sont affubliâ dão chacot po lo premi iadzo. Et quand l'ont lè galons dè caporat : bigrenette ! n'est pas rein ; sè pâovont bin montâ on bocon lo cou ; mà y'ein a que lo font pi trào. Et lè z'officiers ! c'est onco bin pi : ne rizont pas et passont râi coumeint lè grands conseillers que sè vont férè assermeintâ. N'ia pas tant qu'ai colonets fédérats, que sont portant dâi dzeins rassis, que n'aussont pas lão petita vanitâ ; kâ quand sâvont qu'on tôt dzo sè faut trovâ équipâ et à tsé-vau, s'on lão z'allâvè derè que n'ont pas fauta d'allâ, sè peinséront : t'einlévâi lo commerce !

Ora n'est pas rein què su lo militéro que cein va dinsè ; l'est pertot. Et cllião qu'ont êta primâ à n'on concou po on mäcllio ào bin po 'na modze ! Et cllião qu'épécllont la brotse à l'abbayi ào que font on bon carton ào ti fédérat ! n'iein a min coumeint leu. Enfin quiet ! pertot lâi a dè l'orgouet, mémameint tsi cllião que gâgnontâi gueliès ; mà n'est onco rein, lè z'hommo ; lè fennès, c'est bin dè pe pi. Ne parlo pas dè lão nippès, kâ tsacon sâ prao que l'amont mi crêvâ dè fan què dè portâ on tacon à lão roba.

Que lo cotillon dè dézo sâi dégrussi ào fé avoué 'na panosse, ne fâ pas onco tant, on lo vâi pas ; mà la taille, lè volants et lo mougnon dè pè derrai dussont êtré que n'iaussè rein à derè.

Et pi quin honneu quand l'ont on hommo hiaut placi ; et que fâ pliési dè s'ourè derè : la syndiqua, la dzudze, l'assesseuza, la conseillère, la préfetta, la greffière, la capitaina, avoué lo mot « madama » devant, bin einteindu, que ma fâi cllião que n'ont pas on hommo que pouessè dinsè lão bailli on bio mot, bisquont què dâi tonaires.

Quand lo Louis à Diuston fe nommâ officier dè l'état civit, sa fenna, la Françoise, était tota foulâ de cein que le porrâi petétrè avâi assebin on nom d'honneu ; mà coumeint diabe faillai-te derè ? cllia tsanera dè pliace n'avâi pas on mot qu'aulè bin po 'na fenna, kâ on ne poivè portant pas lâi derè « la pétabossena » ; mà coumeint l'avâi oïu derè que ti lè z'hommo hiaut placi étiont cein qu'on dit ein français dâi « fonctionnaires publics » le sè peinsà : y'é me n'affèrè. Adon on dzo que le dévessâi allâ bâirè lo café tsi la syndiqua, lo Louis à Diuston, que n'étai rein bin, dut sè mettrè ào lhi et la Françoise dut restâ à l'hotô po se per hazâ vegnâi cauquon. La syndiqua, que l'atteindai et que ne la vâi pas veni, la va criâ et lâi fâ : Venez-vous, on vous attends avec impatience ? — Oh ! madame la syndique, repond la Françoise, je suis désolée de ne pouvoir aller, car mon mari est au lit et je dois rester pour répondre au monde ; c'est ennuyeux, mais vous savez aussi bien que moi que quand on est « femme publique » on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait ; le devoir avant tout !

LA QUITTANCE DE LOYER.

VIII

La jeune modiste resta confondue.

— Comment ! dit-elle, on a payé pour moi ?

Tante Amélie écarta les bras.

— Il y a apparence, répondit-elle enfin. Je vais demander, ce soir, des explications à mon neveu... puisque c'est lui qui m'a rapporté cette somme... de votre part...

— Comment ! c'est M. Edmond ?

— M. Edmond, lui-même, oui, mademoiselle...

Et ici, tante Amélie, qui ne plaisantait pas, demanda avec autorité :

— Est-ce que vous auriez des titres à l'obligeance de monsieur Edmond, dont vous connaissez si bien le petit nom ?...

— Aucun, mademoiselle, aucun !... je vous assure !... Et je ne m'explique pas..., ajouta la jeune fille en devenant cramoisie.

— Je ne me l'explique que trop, moi, mademoiselle !... C'est bien ; je verrai mon neveu quand il rentrera !...

La pauvre jeune fille n'eut rien à ajouter. Elle remit son argent dans son porte-monnaie, salua sa propriétaire et sortit toute confuse.

Il eût fallu entendre tante Amélie, quand elle se trouva seule !

— Voyez-vous ce polisson de neveu ? s'écria-t-elle avec fureur. Il détourne l'argent du ménage pour payer le loyer des demoiselles dans l'embarques ?... Ah ! monsieur mon neveu qui entretient une modiste !... Et il doit sans doute l'avoir meublée, puisqu'il paie aussi son loyer !...

Dans la journée, elle fut tellement énervée par la colère qui lui gonflait le cœur, qu'elle ne put pas travailler. Si elle prenait son ouvrage, ses mains crispées lui refu-